

La Bombe, la Brute et le Truand



Savoir si un projectile est intelligent ou non n'est pas toujours le sujet prioritaire.

Syrie: les Russes arrivent

Depuis le 30 septembre 2015, les ailes russes frappent en Syrie, amenant sur ce triste théâtre d'opérations des matériels et des doctrines d'emploi méconnus du public occidental. Kurultay.fr avait abordé le domaine des opérations aériennes en février dernier (1) en évoquant le travail des aviations de la coalition dirigée par les USA contre l'Etat Islamique. Disons-le tout net: la vision russe de la guerre diffère assez nettement de son équivalent occidental. Par conséquent, les matériels et règles d'engagement aussi. De plus, l'aviation militaire russe a traversé une longue période noire après la chute de l'URSS, avec des investissements et des budgets en berne qui, longtemps, ne permirent d'entraîner et d'entretenir convenablement qu'un noyau opérationnel certes crédible, mais petit et employant des matériels vieillissants. Aujourd'hui, des matériels anciens, modernisés dans une

certaine mesure, restent les indispensables bêtes de somme de l'aviation de combat russe, aux côtés de systèmes récents, modernes mais encore peu nombreux.

Depuis le début de l'intervention militaire russe en Syrie, les propagandes pro et anti intervention russe sont aussi prolixes l'une que l'autre, et s'autorisent quelquefois des interprétations frivoles de la réalité dans le but d'influencer l'opinion. Pas évident pour le public de détecter de façon autonome les âneries les plus grossières qui le guettent dans les ruelles sombres de l'univers médiatique, entre une frappe russe contre l'Etat islamique là où ce dernier ne se trouve pas et des affirmations sottes sur ce qu'impliquerait l'usage par les Russes d'armes guidées ou non. D'ailleurs, l'armement guidé a-t-il les pouvoirs magiques que l'on voudrait bien pouvoir leur attribuer?

Armement guidé: le biais cognitif

Par ailleurs, et à propos d'armes guidées, qu'il soit permis à votre serviteur de maugréer un coup contre les contrevérités que trop de commentateurs assènt – le plus souvent de bonne foi – avec pour effet d'ôter à l'opinion publique tout sens des réalités vis-à-vis de la guerre. Commençons par les fondamentaux: les mots que l'on met sur les notions. Celui qui a le premier qualifié d'« intelligente » – *smart* en anglais – la bombe guidée a sans doute conçu ce jour-là l'idée la plus stupide de sa carrière. La bombe qui se dirige obstinément vers une tache laser ou des coordonnées GPS est certes obéissante quand elle condescend à fonctionner – ce qui n'est absolument pas systématique – mais elle n'a nulle autre intelligence que celle de l'eau qui suit le cours de la gouttière tout en obéissant à la loi de la pesanteur. Elle est rigoureusement incapable de différencier un bon d'une brute ou d'un truand, elle fait juste de son mieux pour aller là où on l'envoie. Si l'on cherche l'intelligence dans le process qui a conduit à délivrer cette bombe sur une cible, on la trouvera

éventuellement dans l'autorité politique et les différents opérateurs qui ont eu à prendre des décisions et / ou à les exécuter. L'élément le plus stupide de la chaîne, même dans les contextes où la concurrence en la matière est la plus rude, reste... la bombe. Par conséquent, le bougre qui a eu l'idée d'appeler la bombe non-guidée « bombe stupide » – *dumb bomb* en anglais – a surtout péché en essayant de faire croire que les bombes guidées ne l'étaient pas. La bonne nouvelle reste que l'inventeur du *smart* et celui du *dumb* sont sans nul doute un seul et même individu. Sa punition ne nous coûtera donc qu'une tarte à la crème (2), rien moins qu'intelligente.

A propos d'économies de tartes, l'armement guidé a justement été inventé afin d'optimiser les ressources. La neutralisation du pont nord-vietnamien de Thanh Hoa, à une centaine de km au nord d'Hanoï, en fut un des exemples les plus flagrants. Ce pont fut un objectif majeur de l'aviation américaine qui lui consacra 700 sorties lors de l'opération *Rolling Thunder*, entre le 2 mars 1965 et le 31 octobre 1968. Il en coûta aux USA huit appareils, dont un C-130 engagé dans une nocturne et rocambolesque opération de mouillage de mines magnétiques destinées à démolir le pont. Et ce dernier, malgré quelques coups au but, resta ouvert à la circulation... D'autres tentatives infructueuses eurent lieu les années suivantes, entraînant trois nouvelles pertes. Le 27 avril 1972, l'US Air Force employa des bombes guidées par laser, mit des coups au but et obtint des effets concrets. Le 13 mai, lors de l'opération *Linebacker I*, elle récidiva, et put obtenir la fermeture du pont à la circulation. Le 6 octobre, les avions de l'US Navy frappèrent à nouveau en vue de compliquer d'éventuelles réparations. Des bombes *Walleye* à guidage TV (3) furent utilisées, à nouveau avec succès. L'arme guidée, réellement précise et utilisable à distance de sécurité, avait permis – enfin! – d'emporter un succès majeur en quelques sorties et sans pertes. Politiques et militaires en furent ravis, et aucun d'entre eux ne s'est alors inquiété de savoir si d'innocents civils nord-Vietnamiens avaient été tués ou

mutilés par les bombardements du pont de Thanh Hoa ou leurs conséquences.



Cette image représente à la fois une cible irakienne vue à travers le pod de désignation laser d'un avion de la coalition en 1991, et le prisme à travers lequel on a, depuis cette époque, conduit les opinions publiques occidentales à regarder les guerres auxquels participaient leurs forces.

La guerre du Golfe – du 2 août 1990 au 28 février 1991 – posa les fondements d'une escroquerie intellectuelle dont les conséquences n'ont pas fini de nous faire croire que la guerre sait être belle. Le commandement de la coalition anti-Saddam Hussein (4) matraqua la scène médiatique, par CNN interposé, de vidéos issues de pods de guidage laser (5) et montrant bombes et missiles frappant avec une précision phénoménale. Des bombes qui passent par la cheminée, M'ame Michu! Pas de morts, pas de sang, pas de cris mais un beau jeu

vidéo. Bien sûr, les journalistes séjournant à Bagdad, encadrés de près par des militaires irakiens, purent filmer des maisons effondrées et des civils disloqués dans un bunker. On parla de *dommages collatéraux*, et il se murmura même que Saddam Hussein abritait des civils dans les sites sensibles pour imputer leur mort à la coalition. De toute façon, l'élément de langage suprême était lâché, incontestable, solennel, souverain : la *frappe chirurgicale*.

Tortionnaire de la joie

Nous sommes en 2015, et j'aimerais, à toutes fins utiles, rappeler au lecteur que les chirurgiens ne frappent pas les gens. Que la frappe est à la chirurgie ce que la torture est à la bonne humeur. Qu'une bombe guidée est une bombe comme une autre, sur laquelle on a greffé un kit de guidage pour (essayer de) l'obliger à aller où l'on veut. Ce faisant, on ne lui a ôté ni sa charge explosive, ni son corps métallique qui projette, en se brisant, des éclats meurtriers. Ses effets thermiques et mécaniques restent entiers. Tout au plus ce pouvoir destructeur est-il mieux dirigé. Encore que... Il n'est pas extrêmement rare qu'une bombe guidée rate sa cible, comme en témoigne le taux de fiabilité de 72% qu'affiche la GBU-12 (6). Soit 28% de « déchet » tapant ailleurs que là où l'on souhaitait que la munition produise ses effets. Il arrive aussi que la cible soit touchée très précisément mais que le choix de ladite cible ait été erroné (7). Mais surtout, dans le contexte d'une guerre civile, le combattant et le civil ne sont souvent qu'une seule et même personne. Et c'est tout à fait logiquement que, pour se protéger, le combattant brouille les pistes en évoluant autant que possible dans l'environnement civil. On a beau jeu de traiter de sales types ceux qui mettent leurs mortiers en batterie au beau milieu d'un village, mais à leur place, iriez-vous délibérément servir de cible facile à l'aviation en rase-campagne si vous pouviez faire autrement? Ainsi, il arrive que la cible soit touchée très précisément mais que son périmètre soit au moins

autant fréquentée par des innocents que par des combattants. Là, il n'y a pas d'intelligence qui tienne. Juste des effets thermiques et mécaniques face auxquels nous sommes tous égaux.

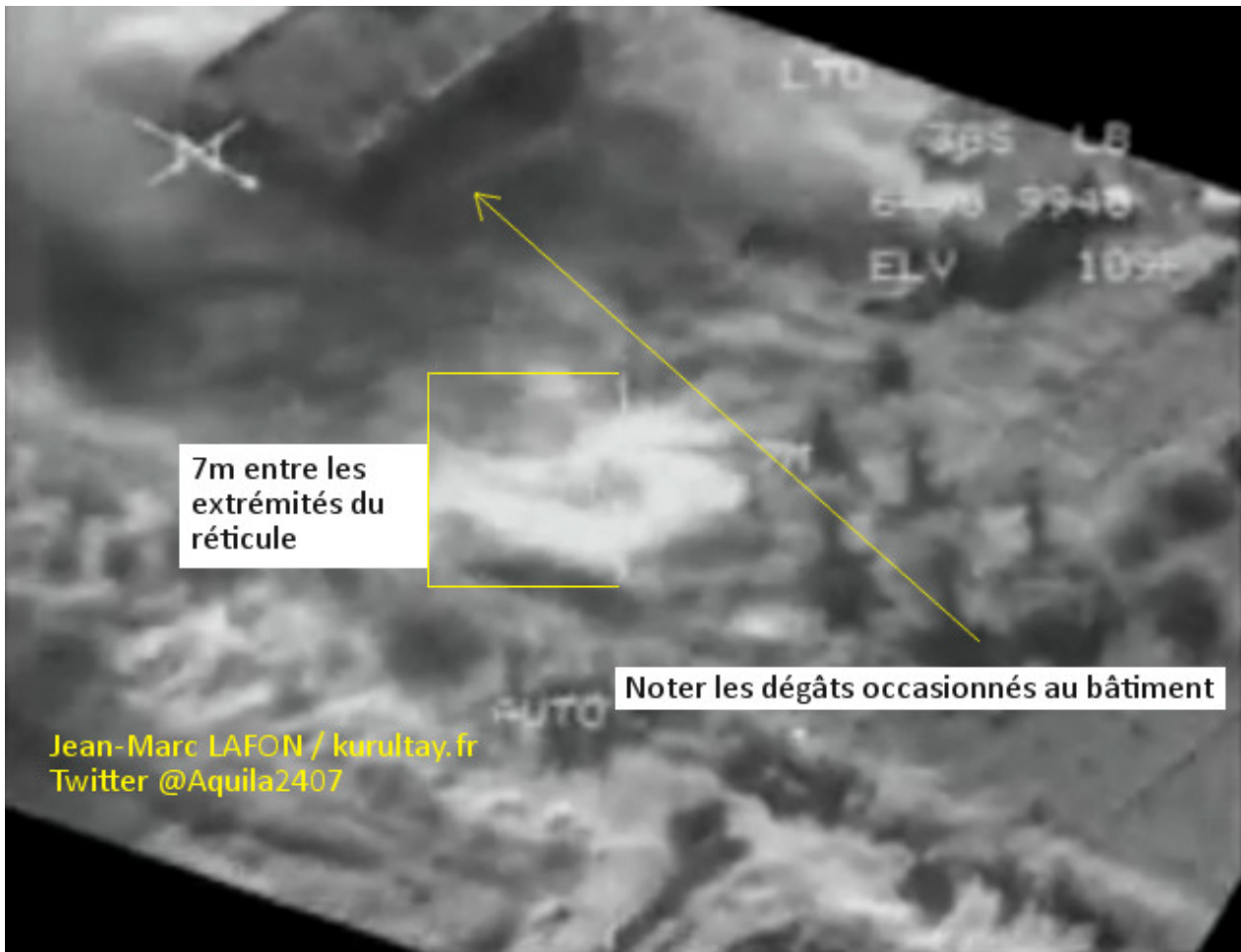


Situation avant impact. La cible est le véhicule. Le réticule du pod de désignation donne l'échelle.

Permettez-moi d'imager quelque peu mon propos. Supposons que j'aie un fusil de précision pourvu d'une lunette aussi chère qu'un gros diesel Volkswagen non-polluant (8), et que l'ensemble soit capable de toucher un citron à 800m soixante-douze fois sur cent. Envisageriez-vous sereinement que je puisse m'en servir pour chasser le pigeon sur les Champs-Élysées par un beau samedi après-midi de printemps? Seriez-vous rassuré si je vous disais qu'un avion va lancer sur le pavillon d'en face (celui qui est habité par un quatuor de sympathisants d'al-Qaeda, hein, pas le vôtre) un tube de 140 kg d'acier contenant 87 kg d'explosif – du Tritonal, très

bien: 80% de TNT, 20% de poudre d'aluminium – guidé par laser, GPS, Mappy et Via Michelin réunis? Chirurgical, mon bon ami, rien à craindre. Baissez tout de même la tête et envoyez le chien à la niche, on ne sait jamais...

Pour en revenir aux réalités du terrain, tout est relatif, à commencer par les effets indésirables d'une bombe. Il y a sans nul doute moins de risques de tuer ou blesser des civils en jetant quatre bombes « stupides » à chute libre sur une mitrailleuse en batterie à la lisière d'un bosquet qu'une seule bombe « intelligente » guidée sur un dépôt d'armes au beau milieu d'une agglomération. Tout comme il est moins risqué d'engager un ennemi en rase-campagne par une rafale d'arme automatique que par une seule cartouche de pistolet dans un marché bondé. Le tout n'est pas de savoir ce qu'on tire et quelle quantité on en tire, encore faut-il savoir, pour évaluer le risque, combien de personnes non-belligérantes on expose au danger. On a tout lieu de s'inquiéter des conséquences à long terme pour les civils de l'usage de conteneurs à sous-munitions par des belligérants contemporains (9). Le largage massif et imprécis de bombes lourdes ou de bombes-barils (10) sur des zones urbaines est évidemment voué à causer des dommages très au-delà des seuls combattants. Pour autant, qu'un belligérant emploie majoritairement des armes guidées ne le dédouane de rien, surtout s'il les tire dans des milieux très fréquentés par les non-combattants. Ajoutons à cela que correctement délivrée dans des conditions atmosphériques et opérationnelles satisfaisantes, la bombe à chute libre n'est pas nécessairement très imprécise, notamment si l'avion qui en est le vecteur dispose d'un système de navigation et d'armement adéquat.



Après impact. La cible a été touchée et détruite. Mais les effets s'étendent bien au-delà. Le résultat s'apprécie aussi à ce qu'abritait le bâtiment mitoyen, désormais en ruines...

Toute l'ingratitude de la responsabilité politique

De toutes ces considérations, que faire? En ces temps de coupe du monde de rugby, la réponse est sans nul doute à emprunter au langage rugbystique: revenir aux fondamentaux. La guerre est un acte d'essence politique. Il revient à l'échelon politique, et notamment à l'exécutif, d'en définir l'état final recherché, le cadre éthique, les limites au-delà desquelles les pertes amies et civiles seront intolérables – et donc, en creux, à l'intérieur desquelles elles seront acceptables –, et, ceci fait, d'en prendre et d'en assumer la

responsabilité. En théocratie, cette responsabilités se prend devant Dieu. Et en démocratie, devant le peuple souverain. Cette responsabilité, l'élément de langage « frappe chirurgicale » a été inventé pour la fuir en se cachant derrière le mythe mensonger de la guerre cool. Et petit à petit, l'outil a mangé l'ouvrier. A clamer trop fort et trop souvent que l'on sait conduire des guerres propres parce qu'on n'est pas des barbares, on se condamne à le faire vraiment. Et donc, comme c'est impossible, on s'en trouve réduit soit à ne pas agir pour éviter à tout prix les dommages indésirables, soit à mentir, non pas comme un chirurgien (dentiste) mais comme un arracheur de dents, afin de camoufler les « bavures ».

Le propos n'est pas ici de dire qui, parmi les utilisateurs actuels d'armes intelligentes ou stupides, a raison ou tort. Mais on peut pointer du doigt les incohérences. Occidentales, par exemple. Critiquer une frappe russe qui tue des civils en Syrie tout en ne pipant mot sur une frappe saoudienne qui tue autant de civils au Yémen, voilà qui pose question. Et quand Laurent Fabius, ministre français des Affaires étrangères, a déclaré, le 5 octobre 2015 au Monde « *J'espère que les frappes russes viseront désormais vraiment et uniquement Daech et les groupes proches d'Al-Qaida* » (11), autant il a en cette occasion condamné l'usage de barils d'explosifs par les forces de Bachar al-Assad, autant il n'a pas plus parlé des bombes à sous-munitions russes – dont l'usage en Syrie était publiquement documenté depuis la veille (12) – qu'il ne l'a jamais fait des bombes à sous-munitions saoudiennes – dont l'emploi au Yémen est aussi avéré que décomplexé. Il serait tout à fait fâcheux qu'en démocratie, l'exécutif de la République se réjouisse secrètement de voir Russes et Saoudiens faire « *le sale boulot qui tache mais il faut ce qu'il faut* » tout en se drapant lui-même, publiquement, dans une vertu de façade...

Jean-Marc LAFON

Pour aller plus loin, je vous encourage à lire l'article de Joseph Henrotin paru dans DSI n° 117 (septembre 2015): « Sociologie de la bombe guidée, les paradoxes de la précision ».

(1) *Aviation contre Etat islamique* JM LAFON, kurultay.fr
<http://kurultay.fr/blog/?p=125>

(2) L'auteur laisse le lecteur seul juge du caractère intelligent ou non de la tarte à la crème en tant que munition, et des contextes opérationnels où son usage est opportun.

(3) « Guidage TV »: le nez de la bombe contenait une caméra renvoyant ses images sur un écran dans l'avion, où un mini-manche permettait de corriger la trajectoire de la bombe.

(4) A laquelle, pour la petite histoire, participait l'armée syrienne d'Hafez al-Assad, père et prédécesseur de l'actuel président Bachar al-Assad.

(5) Le principe de fonctionnement du pod de désignation a été détaillé dans l'article cité au (1) ci-dessus.

(6) *En Afghanistan, les Rafale tirent leur nouvelles bombe AASM* Jean-Dominique MERCHET, blog Secret Défense
<http://secretdefense.blogs.liberation.fr/2008/04/23/en-afghanistan/>

(7) Guettons à ce propos les résultats de l'enquête diligentée par les autorités US après le tragique et tout récent bombardement de l'hôpital MSF de Kunduz en Afghanistan.

(8) Toute ressemblance avec des événements réellement survenus serait fortuite et, pour tout dire, déplacée.

(9) La Russie en Syrie et l'Arabie Saoudite au Yémen font un usage avéré de ces munitions.

(10) Barils remplis de centaines de kg d'explosifs largués

depuis des hélicoptères, particulièrement utilisés par les forces syriennes.

(11) Transcription complète disponible sur le site du ministère:

<http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/le-ministre-les-secretaires-d-etat/laurent-fabius/presse-et-media/article/syrie-laurent-fabius-s-allier-avec-bachar-al-assad-serait-une-impasse-02-10-15>

(12) Vidéo saisie le 04/10/2015 dans la région d'Alep:
<https://www.youtube.com/watch?v=3sKZE7qs0Qk&feature=youtu.be>

Aviation contre Etat Islamique



Chasseur Rafale de l'opération Chammal, emportant 4 bombes à guidage laser, une nacelle de désignation DAMOCLES et 3 réservoirs supplémentaires de carburant (état-major des armées/ministère de la Défense)

L'info délivrée par les instances officielles: un besoin de décryptage

Chaque jour ou presque, l'US Central Command publie une liste des frappes aériennes menées en Irak et en Syrie contre l'Etat Islamique (EI) dans le cadre de l'opération *Inherent Resolve*. Il s'agit de l'énumération des actions lors desquelles un ou plusieurs appareils de la coalition ont délivré (1) un ou plusieurs armements sur une ou plusieurs cibles, dans des périmètres géographiques donnés. Voici à titre d'exemple une

copie du communiqué du 29 janvier 2015.



Cliquer sur l'image pour l'agrandir

Difficile pour le public, en partant d'un tel document, de se figurer les effets réels de ces opérations sur l'Etat Islamique, ses infrastructures, ses capacités économiques et militaires, son assise politique. Pour s'en faire une idée et tâcher de modestement déterminer quelques liens de cause à effet, votre serviteur a travaillé selon plusieurs axes qu'il a ensuite fallu faire converger. Tout d'abord, des sources militaires ont bien voulu faire preuve de pédagogie à son endroit, tout en restant dans les limites de leur devoir de réserve et de confidentialité. Ensuite, le suivi quotidien de l'actualité « du terrain » fut – et demeure – un morceau de bravoure car les sources pullulent, mais la plupart sont partisans. Il s'agit donc plus souvent de propagande que d'information objective. Une fois l'information recueillie, vient le temps de son traitement. Il faut alors opérer de fastidieux recoupements pour séparer le bon grain de l'ivraie, éliminer ce qui est faux, dépouiller ce qui est enjolivé. Qu'il soit entendu que les sources occidentales ou pro-occidentales, officielles ou non, ne sont pas nécessairement d'une fiabilité plus considérable que les autres.

Les buts et contraintes des belligérants

L'Etat Islamique administre un territoire, exploite ses ressources, commerce avec le monde extérieur. Et comme il s'est donné une vocation expansionniste, il doit pouvoir conduire des opérations militaires offensives pour conquérir de nouveaux territoires, et défensives pour les conserver.

Il a besoin de voies de communication praticables afin de pouvoir importer les denrées qu'il lui faut, exporter les produits de contrebande qui lui assurent des revenus,

permettre les activités normales des populations (2) – agriculture, industrie, services, consommation – et enfin faire manœuvrer ses forces et les approvisionner en renforts, relèves et denrées nécessaires à la conduite des opérations. Il a besoin d'énergie – carburant, électricité. Il a besoin des infrastructures permettant l'extraction du pétrole brut. Il a besoin d'ateliers dédiés à la maintenance de son matériel militaire. Il a besoin de chefs politiques, et de cadres chargés de convertir les directives de ces derniers en actions. Il a besoin que tous les échelons – du politique à l'opérationnel sur le terrain – puissent s'échanger ordres et informations, si possible en temps réel. La liste n'est pas exhaustive mais embrasse l'essentiel du spectre.

La coalition, elle, doit perturber autant que possible le fonctionnement de la machine EI. Empêcher l'extraction du pétrole pour asphyxier économiquement l'EI. Eliminer les chefs et les cadres pour perturber la continuité politique. Priver les combattants de leur liberté de manœuvrer et de communiquer pour épuiser le potentiel offensif de l'EI. Enrayer le train de bataille qui achemine vivres, munitions, pièces, carburant, matériels et combattants là où ils sont nécessaires pour éroder l'efficacité tactique de l'EI sur le terrain. Nuire à la transmission des ordres et informations pour interdire la coordination d'opérations de grande envergure. Appuyer les acteurs au sol de la *proxy-war* (3) dans leurs opérations offensives ou défensives face à l'EI pour reprendre le contrôle des territoires tenus par ce dernier. Mais cela ne va pas sans contraintes.



Image du passé: des blindés de l'EI circulant ouvertement, impunément, groupés, par grand beau temps. C'était avant la menace aérienne.

Pour les adversaires des jihadistes, un enjeu considérable est d'éviter que les populations sunnites finissent par se

reconnaitre massivement dans les revendications et méthodes de mouvements tels que l'EI ou Al Qaeda (4). Cela implique que l'on empêche autant que possible les frappes de tuer ou blesser des civils. Mais cela nécessite aussi d'éviter qu'elles portent atteinte à leurs conditions de vie en endommageant des infrastructures et des biens indispensables aux populations. Pour satisfaire à ces exigences, les forces répondent à des **règles opérationnelles d'engagement** (ROE) indexées au plan d'opération. Elles se présentent sous la forme d'un catalogue indiquant les conditions à réunir pour pouvoir « traiter » (5) une cible. Elles sont naturellement confidentielles, mais l'ennemi apprend à les connaître à la lumière de l'expérience que vous lui avez donnée de vous-même en le frappant... ou non, justement. L'observateur lointain fait de même avec, il faut l'assumer, un certain degré d'imprécision qui doit incliner à l'humilité.

Sur quoi tirer? Sur quoi ne pas tirer?

Les détails des ROE de la coalition sont confidentiels, mais les grandes lignes en sont connues. Les militaires qui ont bien voulu m'en toucher trois mots ont cité les opérations aériennes israéliennes dévastatrices à Gaza lors de l'été 2014 comme l'exemple de ce que l'on veut éviter. S'agissant des personnels, véhicules, marchandises et équipements, n'est une cible que ce qui est formellement identifié, visuellement, comme ennemi et qui ne soit pas directement environné par des dommages collatéraux en puissance. S'agissant d'infrastructures et de bâtiments stratégiques, il n'est pas interdit de supposer qu'on préfère frapper de nuit, afin de limiter la probabilité de toucher des civils évoluant à proximité. Un moyen courant de procéder est le recours à un dispositif de désignation de cible, qui associe une caméra thermique à haute résolution et un émetteur de rayon laser permettant de guider l'armement. Ces équipements sont embarqués sous forme de nacelle par les avions de combat, et de « boule optronique » par les drones. Le document ci-dessous

visé à vulgariser le concept pour les non-initiés.



Cliquer sur l'image pour l'agrandir

Le théâtre des opérations en Syrie et Irak présente des difficultés particulières pour les aviations occidentales si on le compare, par exemple, à ce qu'elles connurent en Libye en 2011. En Libye, certains secteurs, notamment au début du conflit, permettaient l'application de ROE très souples dans la mesure où l'adversaire désigné y possédait le monopole de certains moyens aisés à identifier – blindés, artillerie lourde, etc. Les combattants jihadistes, eux, font par exemple largement usage de véhicules fort courants dans ces contrées. Ainsi l'inconscient collectif associe volontiers les pickups Toyota aux jihadistes. Or, ces véhicules sont omniprésents dans presque tous les endroits du globe où le terrain est difficile, y compris et surtout aux mains de personnes pacifiques qui les emploient comme bêtes de somme dans le cadre d'activités professionnelles ou privées. De même, un camion ou un autocar civil non armé mais chargé de combattants, vu depuis 6.000 m d'altitude, même avec une belle résolution d'image, ressemble au même véhicule chargé d'ouvriers. Des ROE conservatrices conduiront à ne pas ouvrir le feu contre un tel but. **Cela répond en grande partie à la question de savoir comment l'EI a pu continuer à assurer des relèves et à envoyer des renforts et du matériel à Kobané alors qu'avions de combat et drones veillaient au grain.** Gageons aussi, et c'est là un exemple qui donne toute sa pertinence à la comparaison avec les ROE israéliennes à Gaza lors de l'été 2014, qu'une position d'artillerie établie à proximité immédiate d'une zone peuplée – cernant de plus en plus précisément les ROE de l'ennemi, l'EI s'y adapte – ne sera a priori pas traitée par l'aviation. Il serait toutefois naïf de croire que ces opérations aériennes ne font pas de dommages collatéraux. Les ONG comme l'Observatoire Syrien des

Droits de l'Homme et *Raqqa is Dying Silently* sont formelles: les bombardements de la coalition font des victimes non belligérantes. On ne sait pas l'éviter et c'est un problème. Il importe également de noter que la couverture nuageuse prive l'aviation de son acuité visuelle, et l'on remarque un très net ralentissement du rythme des frappes quand la météo est défavorable. C'est logique quand les ROE exigent qu'une cible soit formellement confirmée hostile. Et quand il fait beau, il est désormais courant de voir les combattants de l'EI allumer des feux d'hydrocarbures et/ou de pneus pour générer une épaisse fumée qui handicape l'aviation.



Cliquer sur l'image pour l'agrandir

Enfin, l'un des exercices les plus exigeants dans le domaine de l'attaque au sol depuis les airs est l'appui tactique au profit des troupes au sol. Il exige rigueur, méthode et précision tant des aviateurs que des combattants au sol eux-mêmes. Or, le théâtre mésopotamien cumule certains facteurs lourdement limitants dans ce domaine crucial. Le premier tient au niveau de compétence en la matière des acteurs de la *proxy-war* : tant parmi les forces irakiennes de sécurité qu'au sein des diverses milices opposées à l'EI, nul ne présente une maîtrise du contrôle aérien avancé comparable à celle des opérateurs occidentaux spécialisés qui ont amplement mûri cette discipline en Afghanistan – sans pour autant que ça les ait rendus infaillibles dans l'exercice de cet art difficile.

Le deuxième facteur limitant, et non des moindres, est une certaine similitude de matériels entre l'EI et ses opposants, notamment en Irak. Humvee, MRAP et autres véhicules occidentaux équipent massivement l'armée irakienne, mais aussi l'EI qui a fait main basse dessus lors de ses conquêtes fulgurantes de l'été 2014, et certaines milices qui se sont également servies au passage. Quand, en pleine bataille à Baiji, deux bombes alliées coup sur coup tombent sur les

forces de sécurité irakiennes, les effets cumulés d'un guidage déficient et d'une identification visuelle compliquée ne sont sans doute pas loin (cf vidéo ci-dessous, vers 2 min 00).

Qu'est-ce qui a changé depuis le début des frappes?

La tendance nette qui se dégage depuis que les opérations aériennes suivent leur rythme de croisière, c'est que l'EI ne parvient plus guère à avancer de manière substantielle, comme il a pu le faire jusqu'à l'été 2014. La coordination d'imposantes offensives terrestres nécessite un trafic radio intense qui attire l'attention des moyens de surveillance électronique, et que les armées modernes savent localiser. La mise en mouvement de nombreux jihadistes accompagnés de véhicules de combat et d'un train de bataille abondant offrirait en outre une cible trop aisée aux aviateurs. Le suivi des opérations semble montrer que les manœuvres de grande ampleur sont désormais limitées en temps et en distance, et se tiennent dans le cadre de contre-attaques parfois extrêmement violentes et efficaces mais sans commune mesure avec les offensives éclair qui ont vu la débâcle des forces de sécurité irakiennes à l'été 2014. C'est une évidence: quand on n'était pas soumis à la menace aérienne et qu'on le devient, on s'adapte et on change de modes opératoires car le contraire serait stupide. Or, les coordinateurs militaires de l'EI ne sont pas stupides.

Si l'EI ne conquiert plus guère, ce qui est stratégiquement fort ennuyeux pour une organisation qui s'est donné une vocation expansionniste, il reste toutefois redoutable dans d'autres domaines. Ses coups de main limités mais violents contre des postes frontière jordaniens et saoudiens (6), impliquant de longues distances parcourues sur route à travers le désert sans être inquiété par l'aviation, démontrent que les aéronefs de la coalition ne peuvent être partout, que l'EI sait déplacer de petites forces de raid correctement camouflées – passant sans doute pour du trafic civil – et que

la sécurisation des frontières saoudienne et jordanienne ne sera possible qu'après avoir dégagé les bords de l'Euphrate, où les jihadistes sont désormais solidement implantés et d'où il essaient pour inquiéter les Etats voisins.

Autre domaine d'excellence de l'EI, son aptitude à défendre ses possessions peut poser de sérieux problèmes. Si l'aviation a pu contribuer à évincer les jihadistes de Kobané, d'autres secteurs urbains comme par exemple Baiji, en Irak, sont le théâtre de contre-attaques furieuses et souvent couronnées de succès chaque fois qu'une parcelle de territoire a pu être récupérée par les forces irakiennes de sécurité. A voir Kobané après la bataille, et étant entendu que tarir les flux logistiques de l'EI semble impossible via les ROE actuelles, il semble que pour chasser l'EI d'une grosse agglomération, il faille infliger à celle-ci des destructions monstrueuses. Sinistre perspective. A noter également qu'en recherchant le combat d'extrême proximité avec l'ennemi en milieu urbain, l'EI empêche l'action de l'aviation en soutien direct. La probabilité de tir fratricide est alors trop élevée, et la décision de délivrer l'armement ne peut être prise.



Février 1943: le drapeau soviétique flotte sur Stalingrad libérée mais... en ruines. Les combats acharnés de Kobané et l'état dans lequel ils ont laissé la ville ont incliné certains à faire le parallèle avec Stalingrad. Dans quel état seront les autres grandes villes tenues par l'EI après leur « libération »? Et dans quelles dispositions seront les populations?

La victoire est-elle possible?

Le général français Pierre de Villiers, chef d'état-major des armées, a plusieurs fois affirmé que la victoire contre l'EI ne faisait pas de doute, dans la mesure où sa liberté de manœuvrer et de communiquer se trouve sévèrement mise à mal

par les forces de la coalition et leurs alliés au sol. Mais lui-même et tous les responsables crédibles qui se sont exprimés sur la question ont également dit et répété que ce serait long (7). A voir le califat de Raqqa désormais contraint à une posture globalement défensive – hormis les quelques raids dont nous parlions ci-dessus – alors que sa vocation affirmée est l'expansion, il est permis de croire qu'à force de patience et d'obstination, il sera possible de le vaincre, tout au moins en Syrie et en Irak. Mais pour quelle victoire, acquise à quel prix?

Les opérations sont financièrement onéreuses, et à voir la situation depuis le Yémen jusqu'au Mali, il faut se poser la question de la capacité occidentale d'ubiquité à long terme pour faire face à une multiplication des foyers jihadistes: cette capacité décroît d'année en année pour des raisons principalement économiques. De plus, la *proxy-war* met en scène des acteurs nombreux et différents, dont chacun poursuit des buts souvent en contradiction avec ceux des autres et avec les nôtres. Certains de ces partenaires horripilent les populations sunnites avec lesquelles, doux euphémisme, ils ne sont pas tendres. Il faudra de la patience et le sens du long terme pour venir à bout de l'EI. Mais si tout ce temps passé à souffrir pousse les populations sunnites dans les bras d'autres mouvances jihadistes, ce sera une victoire à la Pyrrhus. D'autant que gérer les mouvances chiites, kurdes, alaouites et autres qui auront « gagné » pour nous la guerre au sol risque de causer des migraines carabinées dans les chancelleries occidentales. Ce ne sont d'ailleurs pas des acteurs désormais décomplexés comme la Turquie, l'Egypte, l'Iran et les monarchies de la région qui rendront le syndrome moins douloureux.

Jean-Marc LAFON

(1) « *Délivrer* » un armement: terme militaire exprimant le fait d'envoyer, larguer, tirer un armement (bombe, missile...) sur une cible.

(2) Totalitaire ou pas, l'EI a besoin de la population de ses territoires. Il y trouve de la main d'œuvre, mais aussi l'assise territoriale de sa légitimité politique.

(3) Proxy war: guerre par procuration, définie par Oxford Dictionaries comme une guerre initiée par une grande puissance sans qu'elle s'y implique directement. En l'occurrence, ce sont les combats au sol contre l'EI qui sont parfois ainsi désignés, puisque les puissances de la coalition n'y participent pas.

(4) La déclinaison locale d'al Qaeda en Syrie est le front al Nusra, qui a récemment fait l'objet d'un billet dans le présent blog : <http://kurultay.fr/blog/?p=68> Al Qaeda Irak est devenu Etat Islamique en Irak, puis l'Etat Islamique en Irak et en Syrie que nous connaissons aujourd'hui et qui s'est détourné d'al Qaeda.

(5) Traiter [une cible] : en langage militaire, mettre en œuvre les mesures directes nécessaires à la destruction d'une cible. Il s'agit le plus souvent d'appliquer des feux, de délivrer de l'armement. Cf (2).

(6) Le général saoudien Oudah al-Belawi a ainsi été tué lors d'une de ces attaques, début janvier 2015 à Suweif, poste frontière au nord de la ville saoudienne d'Arar: www.telegraph.co.uk

(7) Cité dans un Article de Michel Cabirol pour la Tribune, latribune.fr/ilsarticle du 21/11/2014 : « La lutte sera longue et il faudra gérer au mieux la pression du temps court, dans nos sociétés actuelles qui exigeront des résultats rapides »